
Newberry Library Chicago

1619 37

LES

TERREVRS

PANIQVES DE CEVX qui penſent que l'alliance d'Eſpagne doiue mettre la guerre en France.

39

M. DC. XV.

AV LECTEVR.

VOYANT courir des Libelles qui n'ont pour fondement que la mesdisance, ny pour but que la sedition, Qui par des paroles escrites auec peu de iugement, & moins de raison, taschent d'irriter le peuple: & tantost en le flatant de l'esperance de le soulager, & du desir de venger la mort du feu Roy (choses toutes esloignées, & contraires à la pensée de ceux qui le disent,) & tantost en l'espouuentant des menaces, & des forces d'vn party qui ne peut subsister qu'en la confusion, le veulent desbaucher de l'obeyssance qu'il doit au Roy. Ie me suis essayé de desabuser les moins clair-voyans, & par des raisons, & par des exemples irreprochables, refuter des simples paroles qui ne contiennent ny l'vn, ny l'autre. Si le discours en est libre, il est encore plus veritable, Mais qui parmy ceste liberté, n'offense point le respect que l'on doit aux grands, ny ne procede d'autre pasion, que de celle que i'ay de seruir mon pays, & mon Roy. ADieu.

-327

Les Terreurs Paniques de ceux qui pensent que l'alliance d'Espagne doiue mettre la guerre en France.

ESTant demeuré dans Paris depuis que le Roy en est party pour aller en ce voyage qui a dóné l'alarme à tant de personnes, lesquelles s'effroyent de leur ombre; Et oyant parler si diuersemēt de son Mariage, ie ne me puis tenir d'en dire ma ratelee comme les autres, bien qu'auec plus de raison que la plus part de ceux qui en babillent. Mais d'autant qu'on a desia discouru sur le bien, ou le mal qui pouuoit venir de cette Alliance, & que s'y vouloir arrester dauantage, seroit redire les mesmes choses. Ie parleray seulement de ceux qui taschent d'espouuanter les sujets du Roy, des mouuemens de Monsieur le Prince, ou de ceux qu'on appelle de la Religion pretendue reformee.

Ceux-là disent que Monsieur le Prince

a ie ne sçay combien de mille hommes, auec lesquels il est resolu de rompre le coup de ce Mariage, & esloigner du Cõseil de sa Majesté les personnes qu'il luy a nõmees, auec tout plein d'autres choses exprimees plus au long en son Manifeste: & que les deputez de ceux de la Religion ayant fait des demandes conformes aux siennes, & redoutant cette Alliance sur toutes choses, le seruiront contre le Roy mesme, & mettront l'Estat en peril.

Pour moy, ie ne pense pas que les vns ny les autres en ayent enuie; mais ie croy qu'ils en ont encore moins de moyen: Et d'autant qu'en ces choses-là l'on se paye plustost des exemples que des raisons, & que nous en auons chez nous des plus illustres qui soient au monde; Nous proposerons deux factions les plus grandes, & les plus fortes qui se soiẽt iamais veües dans vn Estat, la derniere desquelles s'est dissipee en fort peu de temps, auec de petites forces; & l'autre ayant esté reduite à

l'extremité, ne s'est depuis restauree que par les mesmes moyens par lesquels on l'a voulu perdre.

Ie parle de ceux de la Religion, & de ceux de la Ligue; Ausquels pour estre les derniers, & les exemples plus fraiz, nous nous arresterons dauantage. Elle eust premierement la Religion pour pretexte, qui est la plus violẽte passion des ames, & qui porte plus furieusement les hõmes aux armes. Et quant à ses partisans, elle eust son pere en Espagne Philippe secõd, l'vn des plus grands Rois que ce royaume ait iamais eu. Son parrain en Italie qui estoit le Pape, de la puissance & autorité duquel personne ne doubte : Et son chef ministeriel en France le feu Duc de Guise, l'vn des plus braues Princes, non seulement de sa maison qui en a porté de tres-excellens, mais de toute l'Europe; lequel reduisit Henry troisiesme à la iurer, contre qui elle auoit esté iuree. Il estoit assisté de tout le Clergé, & d'vne bonne partie

de la Nobleſſe de France, de tout le peuple, & de tous les Parlemẽs, il ne ſ'en falloit que Bordeaux; qui fut retenu en ſon deuoir par la prudence & fidelité du Mareſchal de Matignon, lequel en raporte encore dans le tombeau vne loüange & reputatioin immortelle.

Outre cela il auoit vn auantage que Prince auiourd'hy viuant ne peut iamais eſperer; c'eſt qu'il auoit a faire à vn Roy qu'il auoit ſceu rendre tellement odieux à tous ſes ſujett, qu'il n'euſt point de peine à les faire rebeller contre luy. Là où celuy que DIEV nous a maintenant donné, en eſt autant aimé comme l'autre en eſtoit hay; Et certainement à bon droit, car iamais Prince ne donna de plus grandes eſperances de ſa bonté qui eſt l'objet de l'amour. D'ailleurs la memoire glorieuſe du Grand Henry luy ſert de beaucoup; car tout le monde ſe reſſouuient qu'il ſauua l'Eſtat, que les autres auoient bien fort hazardé, & chacun cõſerue en-

core au fils l'amour, & l'obligation qu'il deuoit au pere. Ioint que l'experiēce des troubles passez, & les playes encore fraisches & sanglantes des dernieres rebelliōs nous retiennēt en nostre deuoir, & nous font sagement discerner le sujet d'auec le pretexte de ceux qui remuent; Tellemēt qu'aucun ne peut maintenant rien auoir de ce qu'auoit alors le feu Duc de Guise.

Auecque tout cela, ce pauure Prince y perdit la vie, & Monsieur du Maine qui luy succeda peu de temps apres, sa creance auec celle de tout sō party. Et croit-on que sās le coup du Ciel, ou plustost d'enfer de Iacques Clement, il y eust bien perdu dauantage. Ce Prince qui neātmoins estoit grand, & qui est mort en la reputation de grand Capitaine, & grand hōme de bien (deux choses qui ne vont pas tousiours ensemble;) Apres tant de breuuages de rebelliō qu'il auoit goustez par vne passion plus naturelle que raisonnable, en fut tellement degousté, que fai-

ſant apeller Monſieur du Maine ſon fils vn peu deuant ſon treſpas pour receuoir ſa derniere benediction, Entre pluſieurs graues diſcours qu'il luy fit de l'obeyſſance, ſeruice & fidelité que les ſujets doiuẽt à leur Souuerain, il luy dit, Qu'au lieu de ſa benediction, il luy donnoit ſa malediction, ſi pour quelque occaſion, ou pretexte que ce fut, il embraſſoit iamais autre party que celuy du Roy, parole eſpouuẽtable que ce Prince ne doit iamais oublier, & que i'ay bien voulu mettre icy à l'honneur de la memoire de celuy qui l'a ditte; d'autant qu'elle a eſté repreſentee depuis peu de temps à Monſieur du Maine, par vn Eueſque qui auoit eſté preſent alors qu'elle luy fut proferee.

Voyons maintenãt ſi le party de Monſieur le Prince eſt fortifié de toutes ces choſes. Premieremẽt le pretexte n'a rien de commun auec la Religion; Celuy de l'Eſtat eſt foible, & puis deſcouuert dés l'Eſté paſſé; où le peuple qui a veu ſes ar-

mes

mes se ressouuiēt encore de quelle façon il l'a soulagé, & ne croira iamais que la guerre soit vne medecine propre à son mal, ny que des soldats qui emportoient iusques à la paille du lict, le doiuent mettre à son aise, tellement qu'il ne reste plus à vuider que le mariage du Roy, & la iustice des personnes qu'ō luy a nommees.

Or pour le mariage, le pretexte en pouuoit auoir quelque lustre du temps que le Roy estoit encor Mineur, & de fait ceux qui en parloient en ce temps-là ne disoient sinon qu'il falloit attendre qu'il fust Majeur. Mais à present, Quelle insolence est-ce à ses subiects, de le vouloir assubiettir luy-mesme à ne se marier point, ou bien à se marier à leur fantasie? Ouy, mais voicy la terreur panique; Le Roy d'Espagne, disent-ils, qui enuironne la France de tous costez, la viendra lors engloutir. A cela il y a tant de choses à respondre, qu'on est plus empesché de choisir les raisons, que de les chercher.

Mais premierement, si le Roy d'Espagne nous deuore ainsi que Saturne faisoit ses enfans, ie demanderois à ces gens-là qui sont en si grand soucy de l'Estat. Qui perdroit en cela dauantage, ou eux qui ne pourroient au pis aller que changer de maistre, ou sa Majesté qui ne pourroit perdre l'Estat qu'auec sa vie? car les Royaumes ne se perdent pas à moins. Que si l'on void euidemment que la perte que feroit le Roy, seroit incomparablement plus grande que celle de tous ses sujets; pourquoy ne le laissons-nous preuoir & preuenir ces inconueniens auec son conseil, & non pas faire les entendus, & les interessez en vne chose ou son interest est si grand pardessus le nostre? N'est-il pas Roy afin de nous conseruer, & nous commander? Et ne sommes nous pas ses sujets afin de luy obeïr, & de le seruir sans entrer en cognoissance de ce qu'il commande? Voudrions nous rendre sa condition pire que celle d'vn chef d'Ar-

mee, qui fera faire cent mouuemens à ses soldats, desquels ils ne sçauront nullement la cause? Voila pour preuenir toute dispute, & monstrer que sa Majesté n'est sujete de rendre conte de ses actions qu'à Dieu seul, & moins à ses subjets qu'à tous autres.

Mais pour faire voir que c'est vne terreur panique, Quelle raison y a t'il que le Roy d'Espagne nous puisse nuire par le moyen de ceste Alliance? Est-ce parce qu'il prend Madame, ou parce qu'il donne son Infante? Si pour Madame, le procez en est desia vuidé il y a long temps, & principalement aux despens de l'Angleterre, qui fait voir à tout le monde que les filles ne succedent point en France, S'il la vouloit, ou la pouuoit empieter, ce ne seroit iamais dessous ce pretexte: Et quoy? n'y a t'il pas eu d'autres filles de France mariées en Espagne? L'Archiduchesse qui est encores en Flandres, n'en est-elle pas descenduë? pourquoy est-ce

qu'il pretendroit dauantage de ce mariage icy, que des autres? Cela n'a couleur, ny apparence quelconque, Quand le Roy d'Eſpagne nous voudra quereller, il ne faudra iamais à trouuer des pretextes plus eſpecieux.

Et ſi c'eſt parce qu'il donne ſon Infante, Quelle raiſon y a t'il de croire qu'vn enfant, auquel on a deſia fait ſon train & ſa Maiſon de François auant qu'elle ſoit en France, y puiſſe apporter quelque preiudice? Eſt-ce la premiere que nous auõs euë d'Eſpagne? La mere de ſainct Louys qui regit ſi heureuſement le Royaume durant les voyages que ce braue Roy fit en Aſie, & en Afrique, & à la Regence de laquelle toute la France en pleins Eſtats, & deuant eux le Parlement a comparé iuſtement celle de la Reyne, n'eſtoit-elle pas Eſpagnolle? La femme du Roy François premier, n'eſtoit-elle pas ſœur de l'Empereur Charles le Quint Roy d'Eſpagne? Auons nous plus de ſu-

jet de craindre ceste Alliance icy, que celle-là? Ce Roy là, estoit-il moindre, ou plus amy de la France que cestuy-cy? Y eust-il iamais ennemy qui eust tant d'enuie de la deuorer, ny qui fit tant d'efforts pour y paruenir? Et neantmoins il ne se trouue point que les François de ce temps-là fussent si craintifs, d'entrer en ombrage de ceste Alliance? Certainement c'est trop faire d'honneur aux Espagnols, de leur monstrer que nous les redoutons quand ils nous recherchent, nous, qui ne les auõs iamais craints les armes en main, c'est les conuier à ce qu'ils n'osent pas entreprendre, & donner le courage de nous attaquer, à ceux qui n'aguere pensoient que ce leur estoit beaucoup de gloire de nous attendre.

Mais, ce qui est le plus important, comme la crainte ne fait le plus souuent qu'auãcer le mal, c'est leur faciliter les moyẽs d'aspirer à ce qu'ils desirent. Car leuant les armes soubs pretexte de ceste crainte,

& allumant la guerre ciuile en France, qui ne sçait que c'est la diuiser en parties & factions contraires, & par consequent l'affoiblir, & luy oster le moyen de se defendre contre l'Estranger? Et qui ne sçait que le Roy d'Espagne ayant assisté l'vn des partis, & affoibly l'autre, se pourroit mieux emparer de la Frãce, diuisée apres les ruines d'vne longue guerre, que non pas maintenãt qu'elle est vnie & florissante, par vne Alliance? Ce sont donc ceux qui redoutent, ou qui font semblant de craindre ce Mariage, qui veulent exposer la France à la seruitude de l'Espagnol, & non pas ceux qui l'ont contracté. Mais c'est assez pour le Mariage.

Quant à la Iustice qu'on requiert à sa Majesté, ie ne veux pas faire icy l'Aduocat, ny pour les vns, ny pour les autres, & encore moins le Conseiller d'Estat. Mais d'autant qu'il importe principalement au Roy, c'est à luy d'en cognoistre, & d'en iuger. Bien diray-ie, en passant que

ie n'ay iamais veu de procedure, ny de formes pareilles à celle-cy ; Au contraire en la plus part des crimes qui viennent en Iuſtice, les accuſateurs ſont touſiours preſens ; & les accuſez quelques fois abſens, & icy tout au rebours. Mais tant y a que ce ſont des particuliers pour leſquels on ne doit point troubler vn ſi grand Eſtat, auſſi n'y a t'il pas guere d'apparence que beaucoup de gens s'y faſſent rompre la teſte.

Voila en effect tous les pretextes qu'ils peuuent auoir, car de Religion il ne s'en parle point, Dieu mercy ; le party eſt formé dans l'Eſtat, & tous les François ſont d'accord, qu'il vaut mieux l'y tollerer auec incommodité, que l'en arracher auec peril. Il reſte maintenant à voir la creance que Monſieur le Prince y peut auoir, & les moyens de ſouſtenir ſes pretextes.

Quant à la creance, elle eſt bien eſloignée de celle que ſes predeceſſeurs y ont

euë, car ils faiſoient prendre les armes en vne nuit à tout le party par toute la France, ſur vn ſimple aduis, & ſans aucune Aſſemblée, ny deliberation de conſeil, Ce que toutes les raiſons du monde ſeroient maintenant bien courtes à leur pouuoir perſuader. Et outre la creãce qu'ils auoiẽt dans le Royaume, ils l'auoient encore ſi grande parmy les Eſtrangers intereſſez en leur cauſe, qu'ils y leuoient des armees à credit qui ne leur couſtoient quaſi rien: & ce qui eſt encore plus admirable, les ſoldats François leur donnoient de l'argent au lieu d'en prendre, pour payer les Eſtrangers, ce que ie n'ay iamais leu de ceux de Ceſar, ny d'autre Capitaine qui fut iamais. Or ſi cela ſe doit eſperer de ceux qui ſeruiront Monſieur le Prince, i'en demande à ceux qui le ſuiuirent l'eſté paſſé. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit auſſi grand & puiſſant Prince comme ſes predeceſſeurs, mais c'eſt que la cauſe n'eſt pas ſemblable. Et puis, il n'eſt pas de meſ-

me Religion, ayant esté instruit en meilleure eschole, & si bien versé en la cõtrouerse, que ie l'ay veu confondre des plus habilles en la doctrine de ceste secte, & plusieurs luy ont ouy dire, qu'il se feroit aussi tost Iuif, ou Mahometan qu'Huguenot. Quelle apparence donc qu'ils s'engagent au party d'vn Prince, qui est d'vne Religion si contraire à celle qu'ils croient? Et quand ils s'y engageroient, qu'en pourroit-il esperer que les mesmes euenemens qui succederent à ses Ancestres? Croiroit-il mieux faire auec tant de manquemens parmy eux, que ne firent les autres auec tant d'auantages? Ouy, mais ils sont à ceste heure plus forts qu'ils n'estoient alors; Au contraire il n'y auoit alors fils de bonne mere, qui ne fust des leurs, & le zele de leur Religion les portoient à faire des choses que ceux-cy n'oseroient maintenant penser, tesmoin la coniuration d'Amboise, & de Meaux.

Et pour le monstrer encore plus clai-

rement, voyons s'il se trouueroit quelqu'vn parmy eux, qui s'osast promettre de faire signer vne requeste à cinquante mille hommes de ce party, comme l'Admiral de Chastillon promit au temps du Roy Charles?

Mais Monsieur le Prince est assisté d'autres grands Princes qui mettront de grandes forces ensemble. Ouy, Monsieur le Prince a t'il le Pape qui luy enuoye icy des Legats, & des foudres d'Anatheme contre le Roy, comme auoit la Ligue? A t'il le Roy d'Espagne qui fasse couler icy des ruisseaux d'or par tout le Royaume? A t'il les tailles du Roy que prenoit la Ligue auec toutes les forces, & reuenus de la France? A t'il la creance ny la bien-vueillance qu'auoit le feu Duc de Guyse parmy le peuple, ny les moyens de luy rendre le Roy si odieux comme il auoit sceu rendre Henry troisiesme? A t'il en fin le Clergé, les Villes, les Parlements, & la plus grande partie de la Noblesse?

Que s'il ne l'a point, comment voulez-vous qu'il face auec rien de tout cela, ce que la Ligue ne peut faire auec tant de choses? Mais ce n'est pas aussi son dessein, il a trop d'interest au bien de cest Estat pour en desirer la dissipation, comme il ne faut pas croire aussi qu'aucun des Princes qui sont auec luy, le voulussent assister en vne si mauuaise cause.

Le dessein de Monsieur le Prince n'estant donc que de rompre le mariage du Roy, ou du moins empescher qu'on ne le precipite, ainsi qu'il dit, & de faire punir ceux qu'il a nommez à sa Majesté. Il en arriuera l'vne de deux choses, ou que ne l'ayant peu par amour, il l'entreprendra de force, ou qu'il ne l'entreprendra pas. S'il ne l'entreprend, on dira qu'il a tort d'auoir refusé d'accompagner le Roy, pour demeurer icy les bras croisez; & s'il l'entreprend, on dira qu'il en a encore dauantage de l'entreprendre. Et de ces deux choses, s'ensuiura encore l'vne

de ces deux, c'eſt qu'il viendra à bout de ſon deſſein, ou qu'il n'y viendra pas, comme il eſt le plus aſſeuré. S'il n'y vient pas, il aura touſiours offenſé le Roy, & troublé l'Eſtat pour neant, deux choſes de perilleuſe conſequence; & s'il y vient, c'eſt le pis qui luy puiſſe arriuer. Car ayant violenté le Roy en vne choſe ſi libre que le mariage, il faudra en fin qu'il poſe les armes, quand bien elles ſeroient victorieuſes, & que ceſſant la cauſe ceſſe l'effet; & cependant le reſſentiment que ſa Maieſté aura contre luy ſera d'autant plus vif, que l'offenſe ſe trouuera grande.

Ie dis au pis aller, car il n'y a aucune apparence que cela puiſſe eſtre , mais quand il ſeroit, le Roy en ſeroit touſiours quitte pour dire qu'il ne ſe veut pas marier, puis que ſes ſubiects ne le trouuent bon, & n'en arriueroit autre choſe. Mais ie ne ſçay pas ſi ſes ſubiects en ſeroient quittes pour dire qu'ils n'auoient en cela penſé qu'au ſeruice de ſa Maieſté, car tous

ceux qui prennent les armes contre leurs Roys en disent autant. Ceux de la Ligue disoient au commencement que c'estoit pour rendre au Roy Henry troisiesme son authorité, de laquelle ils le vouloient despoüiller; Et autant en disoient les Huguenots de François second, & de Charles neufiesme auec plus de pretexte que Monsieur le Prince; Mais il ne se faut pas amuser à chercher des preuues d'vne chose si manifeste.

Toutesfois on replique icy deux choses, qui ont esté desia dittes, pour monstrer les moyens que peut auoir Monsieur le Prince de trauerser le voyage du Roy (mot qui fait mal à l'ouyr, & à l'escrire, qu'vn Roy de France soit trauersé par vn sien subiet en vn voyage qu'il fait dedans son Royaume.) L'vne qu'il est assisté de plusieurs Princes, qui ne sont en tout que Monsieur de Longueuille, & Monsieur du Maine, L'autre que le party de la Religion branlera pour luy.

Nous auons desia preuenu ceste obie-ction, Toutesfois pour le contentement des plus curieux disons-en encore vn mot.

Quant aux Princes qui l'assistent, ils sont grands & puissants pour toutes les autres choses qu'on voudra, pourueu que ce ne soit pour faire la guerre au Roy, car en ce fait là, ils ne sont rien à compa-raison de ceux qui l'ont autrefois entre-pris à leurs despens : & ne pense pas que tous ensemble puissent deffrayer trois mois vne armee pour petite qu'elle soit, là où sa Majesté en soustiendra dix. Et de dire que la guerre se nourrit d'elle-mes-me, ce n'est pas le moyen de subsister, ny de la faire quarante huict ans en France, comme les Holandois au pays bas. Où il faut qu'ils permettent toutes sortes de violences aux soldats en ne les payant pas, & par ainsi qu'ils ruinent le pays, ou qu'en les payant, ils se ruinent eux-mes-mes. Or ruiner le pays, & se ruiner eux-mesmes, est vne mesme chose, car ils se

ruineront auec le pretexte qu'ils ont de le ſoulager. Hé ! comment fera-l'on accroire qu'on veut ſoulager la France, qu'on verra fumer ſous les ruines de tant de flammes qu'ils y auront allumées? Ioinct qu'il n'y a rien qui ſe ruine pluſtoſt de ſoi-meſme qu'vne armée indiſciplinée ; Que s'ils la veulent diſcipliner, il la faut paier neceſſairement. Et d'où pris (demandoit la feu Royne Marguerite, l'eſté paſſé, vn iour qu'on luy diſoit, que les meſmes Princes auoient ie ne ſçay combien de gens:) d'où prendront-ils l'argent pour les ſoldoyer ? car la guerre ne ſe fait plus à credit, les ſoldats ne ſe couronnent plus d'herbe, ny ne refuſent plus les chaiſnes d'or comme les premiers Romains. Monſieur le Prince de Condé Ayeul de ceſtui-cy, la fit quelque temps ainſi que nous auons dit; mais c'eſtoit en vne ſaiſon où le zele de la Religion eſtoit ſi ardent, qu'il faiſoit donner de l'argent à ceux qui en demandent auiourd'huy

Et ſi auec tout cela, apres auoir diſpoſé des moyens de tout ſon party, tant luy que ſon fils, qui ne luy cedent en rien, & obtenu des paix aduantageuſes les armes en main, ils ſont morts toutesfois bien pauures, & ont laiſſé Monſieur le Prince, ainſi que tout le monde ſçait, le plus incommodé Prince de la Chreſtienté. Et quant à feu Monſieur du Maine, qui iouyt ſi long temps des forces & des moyens de tout le Royaume outre ce qu'il tira d'Eſpagne, chacun void ce qui luy en eſt demeuré. Que peut-on donc eſperer de leurs enfans, s'ils s'engagent ſi gayement en vne guerre contre le Roy, n'eſtans appuyez que de leurs fortunes particulieres? Car nous auons deſia monſtré que le fer d'Allemagne bruſloit pour ceux de la Religion, l'or d'Eſpagne couloit pour ceux de la Ligue, & le plomb d'Italie ne faiſoit gueres moins d'effect que les autres deux: & neantmoins tout cela ayant eſté court, quelle apparence y
peut-il

peut-il auoir en la durée d'vn party, qui n'a rien de tout cela?

De penser que les mesmes Allemans, & les Anglois les fauoriserōt, cela est fort incertain. Mais il est tres-certain, que le Roy d'Espagne, le Pape, les Venitiens, & tous les Alliez de sa Majesté l'assisteront fort fidelement, & de cela personne n'en doute. Mais chacun doute à bon droict des autres, des Allemans, parce qu'ils ne sont point interessez en ceste cause, comme ils estoient du temps qu'on brusloit icy leurs confreres, & par ainsi n'ont à faire de s'en mesler. Du Roy d'Angleterre, encore moins, parce qu'il est allié de sa Majesté, & d'ailleurs c'est vn Prince sage, & qui n'ayme pas moins la paix, qu'il hait mortellement les broüilleries dans vn Estat; ioint que fauoriser vne reuolte chez ses voisins, ce seroit vn mauuais exemple en ses subiets propres; le Roy d'Angleterre est trop grand politique, & n'ayme pas si particulierement Mon-

ſieur le Prince, qu'il vueille perdre l'amitié du Roy pour la ſienne. Et quant aux Hollandois qu'on met encore en ligne de conte ; il y a bien du diſcours & de la raiſon à croire qu'vn Eſtat encore naiſſant, qui ne s'eſt formé, & ne ſubſiſte encore auiourd'huy que par la faueur, & les moyens de la France, luy donne maintenant quelque ſujet de ſe ioindre auecque l'Eſpagne pour le deſtruire. Ce ſont donc des Terreurs paniques que de nous vouloir eſpouuenter de cela.

Quant à ceux de la Religion, outre qu'ils ne ſont pas en eſtat non plus que les autres, de nous faire plus de peur ny de mal, que d'en receuoir, ils perdroient le ſujet & le pretexte qu'ils ont touſiours pris de leuer les armes, qui eſtoit la liberté de conſcience en laquelle ils eſtoient forcez. Et s'ils ont eſté battus par tout en vn ſujet plein d'apparence, il eſt fort apparent qu'ils ſeront ruinez tout a fait, quand ils n'en auront du tout point, comme ils

n'en peuuent iuſtement prendre. Car outre qu'ils ne ſont nullement preſſez en la liberté de leur conſcience, ny priuez de l'exercice de leur Religion, ny des charges de ce Royaume comme ils eſtoient, mais iouiſſent des meſmes honneurs que les Catholiques, & ont l'entrée du cabinet comme auec les plus fauoris; ils ont encore dauantage vn fonds particulier de penſion deſtinée ſeulement pour eux, & ont baſty leurs fortunes parmy nous dans les meilleures villes de France, qu'il faudroit quitter; Ce que ie ne croy pas qu'ils vouluſſent faire, pour aller tenir la campagne en Picardie, ou prendre vn meſchant village en Gaſcogne auecque Monſieur le Prince. Ie ne dy pas que quelques morfondus & deſeſperez de leur party, auſſi biẽ que des Catholiques, ne le ſuiuiſſent, à la charge de le quitter à la premiere commodité que l'occaſion leur preſenteroit, mais que tout le corps de la Religion s'embarque auec luy, c'eſt

vne Terreur panique.

Et de fait, n'en auroit-on pas veu desia quelque esclat? Il me semble qu'il est plus facile d'empescher vn Mariage auant qu'il se fasse, que de le rompre apres qu'il est fait. Le Roy est desia à Bourdeaux, ses subjets luy osteront-ils sa femme par le chemin ? Cecy me fait souuenir des entreprises des Cheualiers de l'Isle ferme, qui osterent Oriane aux Romains, si ce n'est que ceux là auoient pour pretexte le secours d'vne Princesse qu'on marioit, & desheritoit par force, auec lequel encore ne l'osterent-ils qu'aux Ambassadeurs, & ceux-cy n'en ayant aucun, la voudroient oster au Roy mesme. Mais ie ne croy pas qu'il s'en puisse trouuer en Gaule, ny en toute la grand Bretagne qui soient si temeraires seulement de l'imaginer. Leurs Majestez y ont mis aussi tel ordre, que de quelque costé qu'on remuë, on se trouuera pris par tout; Car outre qu'elles ont dequoy se faire iour, & dissiper aussi bien

les nuages qui ſe voudroient oppoſer à la clarté de leurs rayons, comme elles les diſſiperent l'eſté paſſé par leur ſeule veuë: Elles ont laiſſé deux armees, la moindre deſquelles eſt aſſez forte pour les faire recognoiſtre, l'vne dans le Royaume ſoubs le Mareſchal de Boiſdaufin, & l'autre à la frontiere ſoubs le Marquis de Spinola, Qui ne ſont pas compoſées de ſoldats de quinze à la douzaine comme ceux du party contraire, mais bien diſciplinez, & payez, & qui ſouſtenant vne iuſte cauſe, ie laiſſe à penſer ce qu'ils doiuent faire contre des ſoldats tels que ceux que nous auons dechiffrez.

Que ſi leur malheur attire les armes de ſa Majeſté ſur leurs teſtes, & qu'ils le contraignent de monter à cheual en perſonne pour leur fondre ſur les bras; Que feront vn tas de gens ramaſſez de toutes ſortes, contre vne ſi genereuſe Nobleſſe que celle de France, combattant aupres de ſon Roy? ou pour mieux dire, qu'euſ-

ſent-ils deſia fait, ſi ſa bonté ne les euſt eſpargnez iuſques à preſent ? Car chacun ſçait qu'ils ne ſubſiſtent que par ſa patience, & que s'il ne preferoit la douceur à la violence, ils ſeroient deſia perdus. Mais ſa Majeſté veut imiter le Soleil, & non pas le vent. Ne ſçauez-vous pas qu'ils firent vne fois gageure qui deſpoüilleroit pluſtoſt vn homme ? & que le vent le pouſſant rudement, luy faiſoit d'autant plus garder ſa robbe qu'il s'efforçoit de la luy oſter ; là où le Soleil le preſſant doucement par la chaleur de ſes rais, la luy fiſt quitter de luy-meſme.

Il y a encore vne autre choſe entre mille que nous obmettons; c'eſt que quand le Roy auroit perdu dix batailles, il ſe remettra touſiours en moins de rien ſur ſes pieds ; Là où ſes ennemis n'ont point de reſſource, & ne ſe pourront iamais non ſeulement releuer quand ils ſeront abbatus ; mais encore ne ſe pourront iamais garder de tomber d'eux-meſmes.

Pour preuue de cela, il ne faut que ſe repreſenter la Ligue, laquelle toute grande, toute puiſſante, & toute eſpouuentable comme nous l'auons veuë, n'euſt pas laiſſé de ſe ruiner d'elle meſme, quand meſme le feu Roy n'euſt point haſté ſa ruine, parce que chacun y auoit ſon deſſein à part, & que bien qu'ils fuſſent tous d'accord d'empeſcher qu'il ne ſuccedaſt à la couronne, ils ne l'eſtoient pas de celuy qu'ils deuoient mettre en ſa place.

Et puis, quels grands Capitaines pour entreprendre la guerre contre vn Roy de France ? Ie ne veux pas dire que Monſieur le Prince, Monſieur de Longueuille, & Monſieur du Maine, ne ſoient vaillants de leurs perſonnes pour combattre en particulier. Mais pour commander en generaux d'armees, chacun ſçait que leur aage, ny le temps auquel ils ſont venus, ne leur permet pas d'auoir les parties d'vn chef de guerre. Monſieur de Neuers en ſçait tout ſeul plus que tant qu'ils

ſont, mais ils l'ont perdu auſſi bien que Monſieur de Vendoſme, qui eſtoient les deux plus belles plumes de leur aiſle. Le Mareſchal de Bouillon leur reſte encore qui eſt aſſez bon Capitaine, mais heureux comme chacun ſçait, & qui eſt plus pres de ſe voir enclos dedans le pourpris de ſa petite principauté non ſienne, que d'en ſortir pour mettre le feu dedans ce Royaume. Comparez maintenant ceſte puiſſance à celle du Roy, & vous verrez que la peur qu'on nous en veut faire, eſt vne Terreur panique.

Et ie ne ſçay pas comment les François, qui ont veu pluſieurs fois les Roys d'Eſpagne & d'Angleterre, liguez auec l'Empereur & le Pape, contre la France, ſont maintenant deuenus ſuſceptibles de ces impreſſions. Vous diriez que la moindre fueille qui branle, tout eſt perdu, & où eſt doncques la race de ces genereux Gaulois qui ne craignoient rien, ſinon que le Ciel tumbaſt ſur leurs teſtes? Il eſt

vray, c'est vne destinée à nos ieunes Roys, de ne passer iamais leur premiere ieunesse sans quelque trouble, mais le repentir n'a pas esté moins fatal à tous ceux qui les ont troublez : & iamais homme n'a voulu ruiner cest Estat, qui ne s'y soit ruiné luy-mesme. Qu'on en voye l'Histoire, on trouuera que ce que ie dis est veritable.

Non pas que ie croye que Monsieur le Prince, ny pas vn de ceux qui l'assistent ait ce dessein, Ia à Dieu ne plaise. Mais vn abysme appelle l'autre, l'on s'engage sans y penser au commencement à des choses que la necessité nous contraint puis apres de faire. Le Conte Iulian qui mit les Mores en Espagne, ne pensoit qu'à venger son iniure particuliere, & perdit toute sa patrie. Feu Monsieur le Prince de Condé, & l'Admiral Chastillon, n'espouserent le party de la Religion que pour s'en seruir contre ceux de Guise, & depuis ils se trouuerent insensiblement obligez à

s'en seruir contre le Roy mesme; Les exemples n'en sont que trop familieres & domestiques à nostre grand malheur.

Voila doncques le sujet des Armes de Monsieur le Prince, car de dire que c'est pour sa iuste defense, personne ne l'attaque, ny ne le poursuit, on le laisse aller & venir comme bon luy semble, On l'empesche bien d'entreprendre, mais on n'entreprend rien sur luy. Et quand au reste des sujets exprimez en son Manifeste, ausquels la responce qu'on y a desia faite, m'empesche de m'arrester, il en y a deux admirables que ie ne puis passer soubs silence, l'vn, quand il se plaint qu'on hazarde la santé du Roy par ce Mariage, l'autre qu'on l'a pressé d'estaindre le droict annuel. Sans doute ce dernier n'est point de Monsieur le Prince, il est de quelqu'vn qui a payé la Paulette, lequel aymant mieux son interest particulier, que le bien public, s'est laissé transporter à sa passion. Mais est-il possible qu'il se trouue encore

des gens qui tournent à crime la plus iuste ſupplication, qui ſe ſoit iamais faicte en tous les Eſtats de France? & qu'on s'oſe plaindre publiquement, que les gens de bien ayent demandé que les offices ſoient donnez à la vertu, non point à l'argent? Que Monſieur le Prince ayant ſigné ce Manifeſte, s'offenſe qu'on a voulu oſter la Venalité de la France, qui eſt vn de ſes plus grands maux, & dont l'abolition euſt eſté le plus grand bien qui pouuoit reuſſir de la conuocation des Eſtats? Eſt-il poſſible encore vne fois, qu'il ſe plaigne de ce qu'on hazarde la vie du Roy en le mariant ſi ieune, & qu'en meſme temps il ſe plaigne auſſi de ce qu'on veut oſter la Venalité des charges, qui expoſe ſon Eſtat, & ſa vie à tant de dangers? Eſt-il poſſible qu'vn homme qui s'arme pour rendre l'honneur à la vertu, & l'integrité à la Iuſtice, s'offenſe qu'on ait oſé demander apres les Eſtats qu'elles ne fuſſent point venduës? Et

pleuſt à Dieu que la faueur de ceux qui l'ont requis, euſt eſté plus grande encore qu'elle n'eſt, & que leur demande leur euſt eſté accordée ! A la verité l'on leur fait beaucoup d'honneur de ſe plaindre de cela. Mais ayant traicté ce ſujet ailleurs, ie ne m'y veux pas eſtendre dauantage, ſi ce n'eſt pour preuenir vne difference qu'on me pourroit faire de la Venalité auec le droict annuel, qui toutesfois eſt nulle; car tant que le droit Annuel demeurera, on ne peut oſter la Venalité. Allez croire maintenant que ces gens-là ſe ſoucient de la ſanté ny de la vie du Roy, qui crient qu'on la hazarde en le mariant ſi toſt, & ſe plaignent d'vn autre coſté, quand on veut empeſcher que par la vente des charges, on ne faſſe entrer toutes ſortes de gens dans ſon Conſeil, en ſa table, en ſon cabinet? où eſt-ce, ie vous prie, que ſa vie eſt plus hazardée, ou en le mariant auec vne Princeſſe de ſon âge, & encore plus ieune, ou en l'expoſant

par la venalité des offices à toute sorte de traistres, empoisonneurs, & meurtriers qui peuuent entrer dedans sa maison? Et neantmoins on fait vn grief de ce qu'on leur a voulu fermer la porte en estaignãt le droit Annuel, auec la venalité des charges.

Que s'il se void par là qu'ils n'ont rien moins en la pensée que le soucy de conseruer la vie du Roy, quelque parade qu'ils en fassent pour faire les bons valets; ils se soucient encore moins de poursuiure la mort du feu Roy. Tout cela ne sont qu'artifices & fusils de sedition, pour faire presumer au peuple que la Royne ne s'en est pas bien acquitée. Et neantmoins, quels Iuges plus entiers & plus naturels y pouuoit-elle employer que le Parlement? Osera-l'on dire qu'vne telle compagnie qui s'est tousiours monstrée si jalouse de la vie de son Prince, aye negligé la Iustice de sa mort? Mais qui ne void la foiblesse de ce pretexte, & que

Monſieur le Prince ayant teſmoigné par tant d'actions qu'il ne regarde qu'à ſes affaires, ne ſe ſoucie de la mort du Roy que pour allarmer le peuple, qui a le principal intereſt en ſa perte? Car les grands n'en ont pas empiré leur condition, & Monſieur le Prince moins que tous, qui eſtant reduit à Milan au train d'vn ſeul Eſcuyer, & n'eſtant remõté depuis en ſa grandeur que par la liberalité de la Royne, n'a pas tant de ſubjet de s'ẽ plaindre, qu'elle : Mais tel demande raiſon de ſa mort, qui ſeroit bien marry de le voir en vie.

Qu'on pardonne à la iuſte douleur que ceſte playe me renouuelle, ſi elle me contraint de parler ainſi. Ie ne ſuis inſpiré d'aucune paſſion contre perſonne, & moins contre Monſieur le Prince que tout autre, duquel hors l'intereſt du ſeruice du Roy, ie ſuis tres-humble & tres-obeyſſant ſeruiteur, comme ie luy ay teſmoigné il y a plus de dix ans. Et deſire-

rois auec les gens de bien de le reuoit, tant luy que Monſieur de Longueuille, & du Maine aupres de ſa Majeſté, comme ils en ont eſté conuiez. Mais principalement Monſieur le Prince, qui deuroit en ceſte occaſion y tenir le rang qui eſt deu à la grandeur de ſa Naiſſance, ainſi qu'elle luy a commandé, pluſtoſt qu'en luy deſobeyſſant ſe faire remarquer à la poſterité, pour auoir eſté l'Autheur de tant de calamitez qui accompagnent les guerres ciuiles, & l'argument & ſujet principal de ceſte Terreur panique.

FIN.


Newberry Library · Chicago